

—Et votre frère ?
 —Mon frère avait laissé l'enfant dans la forêt. Ce fut son crime. Dieu l'en a rudement châtié.
 —N'avez-vous jamais pensé que le meurtre pût se relier à l'histoire du passé ?

—Comment ?
 —Je l'ignore. Le secret du passé n'était connu que de deux hommes, et M. de Pontalès, l'un puissant, influent, redoutable, l'autre, escroc, doué de tous les vices ; qui sait si l'un n'avait pas intérêt à faire disparaître l'autre ?

—Dans quel but ?
 —Pour rester seul maître de ce secret ?
 Marguerite ne répondit pas. Cette boue et ce sang remués l'effrayaient. Marjolaine continuait, cherchant la lumière dans ce chaos ténébreux, voulant former de plus en plus sa propre conviction, être certaine qu'elle ne se trompait pas et que ce fils que Marguerite croyait avoir retrouvé en Gironde, ce fils n'était autre que Jacques.

—M. Pierre Gironde était le secrétaire de M. Antoine de Pontalès ?
 —Depuis un an.

—Vous ne trouvez pas un pareil hasard bien étrange ?

—C'est vrai ! dit la mère, dont la voix s'altérait. Qu'en concluez-vous ?

—Oh ! je ne veux rien conclure, maintenant, du moins. Dites-moi, lorsque votre enfant fût abandonné, il n'y avait rien dans ses langes qui pût le faire reconnaître plus tard ?

—Non. Ma tante n'y mit rien. Nous ne pouvions prévoir qu'il allait être ainsi délaissé dans cette neige, en cette forêt.

—C'est vrai, murmura Marjolaine rêveuse, mais le père, lui, avait pu mettre là un objet quelconque. Était-il décoré ?

—Oui.
 —La croix ?
 —Oui. Et la médaille militaire.
 —C'est bien cela, pensait Marjolaine. Voici une preuve, déjà.

Elle réfléchit. Que demanderait-elle bien encore ? Elle ne voulait pas exciter l'inquiétude et la curiosité de la comtesse par trop de précision. Mais plusieurs questions lui brûlaient les lèvres. Doucement, comme indifférente, elle dit :

—Vous n'avez pas conservé quelque portrait du père de votre enfant ? Vous ne pourriez pas me montrer ce portrait ?

—Je n'ai rien. Il ne me reste rien de lui que le souvenir. Mais ses traits sont gravés profondément dans mon cœur et je le revois comme si, hier encore nous nous étions promenés, ainsi qu'autrefois, dans les grandes avenues de la forêt de Russy.

—Rappelez vos souvenirs, dit Marjolaine, consultez votre cœur et faites-moi son portrait.

Elle lui dit comment était Julien Rémondet. Et tout à coup s'interrompant elle resta silencieuse. Marjolaine s'inquiéta :

—Je vous fais de la peine en vous interrogeant ainsi

—Non, mais j'ai pensé que je n'avais besoin de vous faire aucun portrait de Julien.

—Pourquoi ?
 —Julien, vous le connaissez presque et le hasard a vraiment des rapprochements douloureux.

—Je ne comprends pas.
 —Mon grand chagrin, lorsque Patoche m'a amené mon fils, ce fut de ne découvrir, dans la physionomie de celui-ci, rien qui me rappelât le visage aimé de Julien, rien ni les yeux, ni ce je ne sais quoi qui du père ou de la mère passe à l'enfant et que trahit un regard, un geste souvent. Pierre est beau, élégant, distingué, mais il a le teint chaud des hommes du Midi, que ses traits rappellent. Et comme si Dieu avait voulu quand même faire revivre auprès de moi celui que j'avais tant aimé, c'est en Jacques, Marjolaine, en votre frère, que je retrouve le portrait du père de mon enfant !

—En Jacques ?
 Et la jeune fille, interdite, a failli se trahir. Comment douterait-elle encore, maintenant ? Mais elle a hâte de savoir, d'apprendre encore :

—Ainsi, dit-elle d'une voix haletante, Jacques ? Jacques ?

—J'ai été bien profondément émue la première fois que je le vis. C'était, vous vous en souvenez, rue Ampère, quelques jours après le retour de mon

mari du Tonquin, en apercevant Jacques je me suis rappelé Julien, alors qu'il revenait passer chez son père quelques jours de congé. Julien s'était engagé, comme votre frère. Il était pauvre, mais fier, brave, laborieux. Il avait voulu devenir officier, comme Jacques en a lui-même l'ambition, et il y était parvenu, de même que Jacques y parviendra. Mais cene fut pas seulement cette conformité de carrières qui éveilla mes souvenirs. Il y avait vraiment une ressemblance singulière entre Jacques et Julien. C'est la même taille, la même façon de porter la tête. C'est presque la même physionomie. Quand je pense à Julien, c'est surtout en ces jours de tristesse et d'épouvante qui ont précédé sa fin tragique, et Jacques justement, ne ressemble jamais plus à Julien que lorsqu'il est triste. Et depuis quelque temps, c'est la tristesse qui le mine, le pauvre enfant ! N'avais-je pas raison de vous dire, Marjolaine, que le hasard est cruel parfois, puisqu'il donne la ressemblance d'un être qui m'est cher à ce jeune homme que j'aime, mais qui n'est qu'un étranger pour moi, tandis que l'autre ne fait renaître en mon esprit rien des traits de son père !

Marjolaine, violemment émue, tremblante, avait envie de crier à cette pauvre mère qui se trompait : —Mais va donc où ton cœur te mène ! Gironde est un fourbe. C'est Jacques qui est ton fils !

Mais elle n'osait encore.
 Plusieurs détails restaient bien dans son souvenir, mais elle les gardait en réserve, ceux-là, pour le jour où il lui faudrait prouver que Jacques, selon toute apparence, et c'était plus que des apparences, car Marjolaine ne doutait plus qu'il était le fils de Marguerite.

Ces détails, nos lecteurs n'en ont pas perdu le souvenir. Il y avait ce duel, d'abord entrevu par Marjolaine à travers les broussailles derrière lesquelles elle se dérobait. Il y avait cette fourrure que le père Routard avait dédaignée. Il y avait ce pistolet qu'il avait ramassé, au contraire avec soin, et gardé précieusement. Ce pistolet manié par Bernard dans la chambre de Jacques et qui portait sur sa crosse, sous la couronne comtale, les initiales de l'un des Pontalès et la devise de la maison : "Toujours droit."

Jadis, quand le hasard de sa cueillette de bois mort avait conduit la petite Marjolaine en ce coin de la forêt où allait se passer ce dramatique événement, l'enfant, trop loin des deux acteurs du drame, n'avait fait que voir, sans entendre les paroles. Le bruit des voix était arrivé jusqu'à elle, mais indistinct, et elle n'avait remarqué ni les injures de Pontalès à Rémondet, ni ses reproches. Elle n'avait pas entendu leurs noms. Malgré son jeune âge, elle s'en serait peut-être souvenue. Elle aurait tout répété à Routard. Mais elle avait été si effrayée par ces choses qui passaient devant elle et auxquelles elle ne comprenait rien, que maintenant qu'elle y songeait et qu'elle essayait de se rappeler, les souvenirs lui revenaient confus et brouillés.

Voilà à quoi elle pensait pendant que la comtesse lui racontait combien Jacques ressemblait à Julien, passant ainsi, la pauvre femme, à côté de son bonheur, sans le voir. Et quand la comtesse eut fini, Marjolaine rêvait encore. Marguerite lui demanda :

—Je vous ai ouvert mon cœur. Vous connaissez ma vie, mon secret tout entier. Quel conseil me donnez-vous, ma chère Marjolaine ?

—Je ne puis vous en donner qu'un seul, mon amie. Puisque vous êtes convaincue que M. Gironde n'est pas complice de toutes ces demandes d'argent, il faut qu'il assiste, demain, à votre entretien avec Patoche. Seul, il est capable de vous défendre contre cet homme.

—Mais s'il lui arrivait malheur ?
 —Ne craignez pas cela, madame. Patoche, il vous l'a prouvé, n'est brave qu'avec les femmes. La comtesse réfléchit longuement.

—Je suivrai votre conseil, dit-elle. Si Pierre n'ignore rien des honteuses menées de Patoche, c'est qu'il est coupable, lui aussi. Alors, que croire ? s'il les ignore, au contraire, si je les lui dévoile, il trouvera sans doute le moyen d'empêcher leur retour à l'avenir.

IV

Les deux femmes rentrèrent au château des Aulnaies. Chose étrange, la comtesse était plus calme. Il lui semblait qu'elle venait de trouver un secours, une protection efficace, contre les tentatives de Patoche. Qu'était-ce pourtant que la petite Marjolaine ? Une modiste, bien humble, n'ayant que son cœur, son intelligence, son amour. Mais Marguerite ne réfléchissait pas à tout cela. Le redoutable secret de son premier mariage l'étouffait. Elle venait de le confier à une amie, ce secret. Et il lui était désormais, sans qu'elle sût pourquoi, plus facile de le supporter.

La nuit, cette nuit, qui suivit la confidence, fut donc meilleure et plus reposante pour elle que pour Marjolaine. Celle-ci ne dormit guère. La foudroyante révélation de la naissance de Jacques était bien faite pour la tenir éveillée. Elle y songea toute la nuit. En son esprit, elle repassa une à une toutes les paroles de la comtesse. Elle en arrivait presque à vouloir se prouver qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal entendu, mal compris. Mais cela n'était pas possible : tous ces détails ne pouvaient concerner qu'un seul homme, et cet homme, c'était Jacques. L'autre, ce Gironde, n'était qu'un fourbe, un intrigant. Déjà Bernard s'était fait de son côté la même réflexion. Chez Bernard, cette réflexion avait été suivie d'une grande joie, car il aimait Jacques depuis longtemps comme un frère. Mais chez Marjolaine, la joie très profonde ne fut pas sans être mêlée d'un peu de tristesse.

Qu'allait devenir Jacques, dès qu'il connaîtrait le secret de sa naissance ? Car elle lui dirait ce secret sans plus tarder. Qu'allait-il devenir quand elle aurait appris, prouvé à la comtesse que son cœur faisait fausse route ? Elle tremblait la gentille Marjolaine. Elle tremblait qu'on ne lui prit son Jacques aimé, autour duquel avaient gravité les pensées de toute sa vie, Jacques, son fiancé, son fils, son frère. Voilà pourquoi elle était si triste. Mais comme elle était bonne aussi, la tristesse fit bientôt place chez elle à une pensée plus douce et plus reconfortante :

—Lui, qui, sans avoir même l'espérance de jamais connaître sa mère, l'adorait, cette mère, depuis son plus jeune âge, quelle va être sa joie ! quels transports ! que de tendresses !

Et, pendant cette nuit qui fut bien longue, elle compta toutes les demies et toutes les heures qui la rapprochaient de l'aurore, parce qu'elle savait que ce jour-là, qui allait poindre, verrait le 145e de ligne dans les environs des Aulnaies.

Patoche venait d'arriver à Borange. Il s'était installé dans une auberge, s'était informé si Mme de Cheverny était bien réellement au château des Aulnaies. On lui répondit qu'elle y était arrivée depuis quelques jours. Alors, il écrivit aussitôt à la comtesse le petit mot suivant :

"Madame, je suis auprès de vous, mais prudent comme toujours et ne songeant qu'à vous, j'attendrai, pour me présenter, votre jour et votre heure."

Il ne mit pas la lettre à la poste, il la fit porter par un paysan qui lui rapporta la réponse suivante :

"Monsieur, je vous attendrai ce soir, vers neuf heures, dans le pavillon isolé qui est à l'aile gauche du château."

A la réception de ce mot, Patoche se frotta vigoureusement les mains. Il se croyait sûr du succès. Du moment que la comtesse, en effet, lui indiquait si facilement ce rendez-vous, c'est qu'elle était en mesure de lui donner les 200,000 francs qu'il avait exigés d'elle. Il déjeuna donc, à l'auberge, d'un fort bon appétit et fit même tant d'honneur à un petit vin clair de la Moselle qu'il n'était plus très solide sur ses jambes lorsqu'il se leva de table et alluma un cigare.

—Qu'est-ce qu'il y a à voir dans votre pays, monsieur ? demanda-t-il à l'aubergiste.

—Si vous avez quelques heures devant vous, monsieur, vous pouvez vous distraire en allant voir manœuvrer les troupes dans la campagne et sur les côtes.

On entendit à ce moment la musique d'un régiment qui entraînait dans Borange.